

## 47 : FAUNE ARGENTINE ET RÉDUCTEURS DE TÊTES



*Crâne et vase de granit  
(tombe précolombienne, Nord argentin)*

Pendant nos week-ends à Buenos-Aires, je partais régulièrement dans la pampa avec ma carabine 22 Long Rifle.

Mon plaisir n'était pas tant de tuer que de pouvoir examiner de près les animaux nouveaux pour moi.

Je levais parfois un lièvre, je faisais s'envoler des canards d'espèces variées, des « copetonas » (grosses perdrix huppées). J'ai réussi parfois des tirs exceptionnels : comme celui précisément d'une de ces copetonas abattue en plein vol (il est vrai que ces oiseaux commencent par courir et volent ensuite tout droit) ; une autre fois, en Patagonie, je touchai un lièvre à une centaine de mètres ; je me souviens encore de ma stupéfaction en le voyant tomber ! Je tuai aussi un guanaco dans le sud de l'Argentine et dans le nord, un nandou (autruche d'Amérique du sud), ainsi qu'un « charra », oiseau noir et gros comme un dindon. La variété des oiseaux dans ce pays où alternent les plaines et les marais est exceptionnelle. Je me délectais en voyant voler les « tizeretas » (oiseaux ciseaux), nommés ainsi en raison des deux longues plumes de leur queue qui s'écartent et se referment sans cesse ; et aussi quand je rencontrais des « cardinaux » rouges et noirs, et dans les roseaux une sorte de gros merle dont la moitié avant était orange vif et l'autre moitié toute noire. Au cours de déplacements plus longs, du côté de la Cordillère, j'ai vu planer des condors et des aigles ; en Patagonie j'ai vu des colonies de pingouins, des flamants roses et de nombreuses sortes d'oies ; les oiseaux tropicaux eux, abondaient dans le nord près du Brésil.

Un autre intérêt de ces oiseaux était d'avoir des nids très variés. Les pingouins de Patagonie creusent des terriers le long du rivage : on peut voir les mâles disposant devant leurs entrées des galets en



« Copetona »  
(grosse perdrix argentine)

forme d'œufs, destinés à donner des idées aux femelles de passage.

Par contre, les noirs « horneros », construisent avec de la boue et de la paille des nids gros comme des ballons de rugby, qu'ils collent le plus souvent en haut des poteaux téléphoniques. Je m'amusais aussi à observer les « lechuzas », minuscules chouettes qui vivent aussi dans des terriers, immobiles comme des sentinelles, dressées devant l'entrée, elles disparaissent dans le sol à la moindre alerte.

Le nid le plus inattendu est celui d'une variété de « tisserand » jaune et noir. Cet oiseau tresse avec art une



*Geai argentin*

sorte de toile légère faite uniquement de crins de queue de cheval entrecroisés : il accroche son chef-d'œuvre à l'extrémité d'une longue branche; ce nid a la forme d'une longue pipe enflée à la base, où les œufs sont disposés; cette poche est surmontée d'un tube qui se recourbe vers le bas à son extrémité supérieure, pour rendre difficile l'accès du nid aux serpents.

Pour conserver le souvenir de mes trophées, j'avais fait la connaissance de « Di Carlo ». Cet italien habitait dans un faubourg de Buenos-Aires dans un logement-atelier donnant sur une cour. C'était l'empaillieur attitré du Musée de la Plata (capitale de la province). Pour le trouver il fallait gravir un escalier extérieur, accroché à la façade de sa maison.

Après mes expéditions j'allais lui confier mes spécimens. Il m'avait déjà empaillé une tête de guanaco, un tatou, un toucan de la région d'Iguaçu, ainsi que diverses sortes de canards, de hérons et d'aigrettes ; on pouvait découvrir dans cet atelier une grande partie de la faune argentine.

Ce jour-là je venais chercher un de mes oiseaux ; arrivé en bas de son escalier, je l'appelai ; il répondit qu'il descendait;

mais je grimpai l'escalier, et découvris ce que je n'aurais pas dû voir; voilà pourquoi Di Carlo avait montré, si peu d'empressement à me faire monter... Sur la table de son atelier, il y avait un objet ovoïde et jaunâtre de la taille d'un petit melon. M'approchant, je découvris qu'il s'agissait d'une tête humaine en train d'être réduite. Les traits un peu bouffis évoquaient assez bien ceux d'un épicier mal rasé, le tout avait un aspect huileux.



*Canard « Picasso »  
(Argentine)*

Di Carlo m'expliqua alors qu'il travaillait pour un les ethnologues du musée; il était chargé de retrouver les techniques des indiens réducteurs de têtes. Il avait vidé celle qu'on lui avait confiée, avait rempli la poche de cuir chevelu de graviers chauds. Il frottait fréquemment le tout avec certaines huiles, prenant soin de préserver la forme, puis il laissait refroidir et sécher la tête et répétait l'opération. Il s'arrêtait quand la tête avait atteint la taille d'un gros pamplemousse. Seuls ne rétrécissaient pas les cheveux et les poils du visage, d'où cet aspect hirsute un peu simiesque. Le sommet de la tête laissait apparaître une belle calvitie, et de chaque côté de grosses touffes de cheveux s'épanouissaient au dessus des oreilles. J'imaginai très bien le personnage tel qu'il avait dû être, un épicier derrière son comptoir, jovial et ventru, vendant des patates et des mangues. Di Carlo me demanda de rester discret. Il continua à empailler mes oiseaux avec un soin redoublé ; son seul échec avec moi, fut une belle patte de nandou qui se conserva mal.

Je garde un souvenir attendri de Di Carlo, si fier de ses travaux « scientifiques » pour le musée ; qui m'avait d'ailleurs ébloui par ses richesses.

On pouvait aussi admirer, en ce musée magique pour moi, de nombreux fossiles, tels les tatous géants, dont la carapace

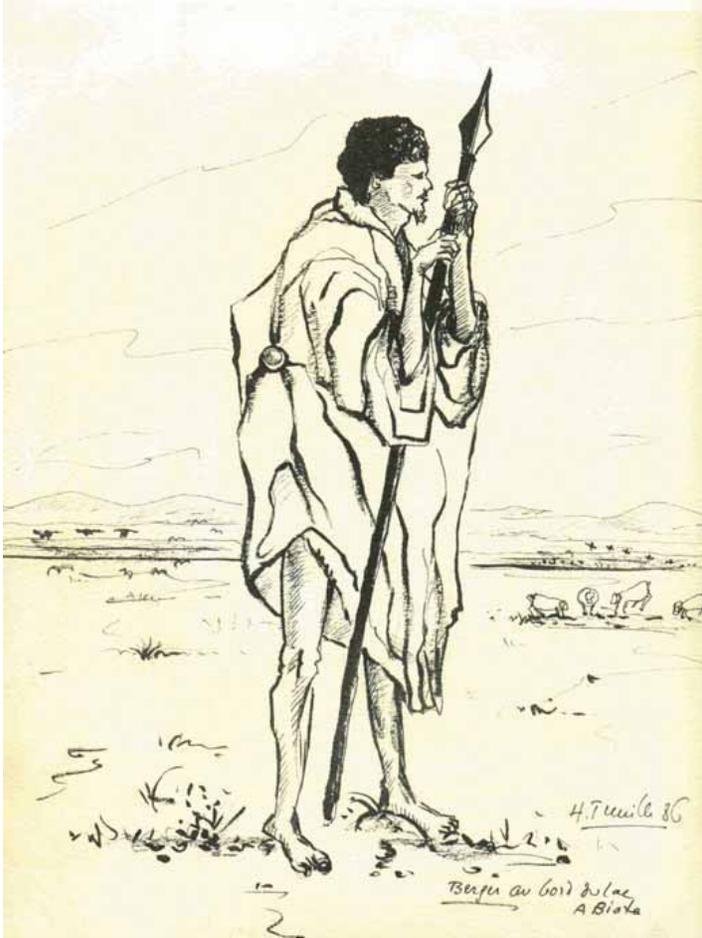
en demi sphère était recouverte d'écailles aux contours très variés suivant les espèces ; ces monstres patauds pouvaient atteindre jusqu'à un mètre cinquante de diamètre.

Ces géants ont encore des descendants de deux ou trois espèces, dont les plus petits sont gros comme des lapins, et excellents une fois rôtis. Il est intéressant de retrouver, dans des continents qui se sont si fort éloignés les uns des autres, des fossiles ou même des espèces vivantes dont la parenté reste frappante. C'est ainsi que j'ai eu l'occasion de voir détailler dans les savanes les trois espèces d'autruches existant encore : celles d'Argentine, d'Afrique, et d'Australie.

Il en est de même naturellement pour les plantes ; nous avons dans notre parc botanique des eucryphias et des proteacées, certaines d'Amérique du sud, d'autres d'Afrique, d'autres de Tasmanie : leur parenté est évidente.



*Oiseau rouge et noir vivant  
dans les marais argentins*



*Berger éthiopien surveillant son troupeau*